

Stéphane Lavoué : comme en sculpture, pour le portrait, je travaille sur le corps

Stéphane Lavoué est photographe, né en 1976, à Mulhouse, France.

Ayant récemment employé un appareil Leica S2 pour une série de portraits parus dans la presse française, il explique, au cours de cet entretien, sa manière personnelle d'aborder, concevoir et réaliser cette forme de photographie qu'il ne cesse d'explorer et de labourer depuis de nombreuses années.

Stéphane, comment êtes-vous arrivé à la photographie ?

Je faisais des études d'ingénieur, dans l'industrie du bois, cela avait tendance à m'ennuyer, j'ai donc essayé de trouver une activité avec un enseignement technique qui puisse me permettre d'exprimer des émotions, une sensibilité, un regard. C'est ainsi que je suis tombé sur la photographie. Par la suite, je suis parti en Amazonie, au Brésil, pour travailler dans une exploitation forestière pour le compte de certaines sociétés françaises qui importaient des bois tropicaux, j'ai amené alors avec moi un Leica, un agrandisseur, des pellicules noir et blanc et un stock de chimie pour développer.

Dès vos débuts, un Leica ?

Oui, j'étais passionné par cette marque et ma première paie d'ingénieur est passée dans l'achat d'un M6 ! La journée, je travaillais dans l'usine de bois, j'y prenais aussi des photographies et, le soir, je développais tout cela et tirais mes épreuves.

Cependant, en 2001 j'ai dû rentrer précipitamment en France à la suite d'un événement familial : à ce moment-là, j'ai arrêté complètement de travailler dans le domaine du bois et j'ai décidé de me lancer dans la photographie. J'avais envie d'arrêter un travail qui m'ennuyait, il y avait aussi le désir d'aller au bout d'une passion, ceci sans vraiment savoir comment l'on pouvait en vivre et comment cela pouvait fonctionner, sans compter que je ne connaissais pas encore très bien l'état de mes propres capacités en tant que professionnel...

Je suis arrivé à Paris où j'ai suivi une petite formation au Centre Iris. J'ai commencé ensuite à travailler rapidement dans le domaine du reportage pour le compte de *Libération* et d'autres journaux français.

A quel moment avez-vous commencé à travailler en tant que portraitiste ?

Le portrait est venu plus tard. Au bout de quelques temps, j'ai commencé à me lasser du reportage politique pour la presse : j'étais frustré de voir qu'une seule photographie allait être publiée alors qu'une histoire se construit à travers plusieurs images.

A ce moment-là, le portrait commençait progressivement à prendre toute la place dans les journaux. Je travaillais alors pour *Libération*, je leur ai demandé si je pouvais en faire pour eux. Alors que j'avais un "book portrait" assez minable, ils m'en ont confié un premier pour lequel j'ai beaucoup angoissé, stressé, sué et qui s'est plutôt bien passé ! Cela a démarré ainsi : par la suite, j'ai beaucoup travaillé sur les portraits de dernière page de *Libération*.

A partir du moment où j'ai commencé à faire du portrait, je n'ai pratiquement plus fait que cela. Dans ces rencontres, j'ai trouvé une intensité, une tension, une satisfaction - quand j'arrivais à sortir une bonne image - qui m'a passionné.

Contrairement au reportage, où de longues attentes sont souvent à prévoir et où l'on est contraint d'aller à "la pêche à l'image", pour le portrait un rendez-vous est fixé au préalable : on dispose alors de vingt, trente minutes, une heure, dans le meilleur des cas. Dans ce laps de temps, dans cette unité de lieu et de temps, il faut alors réussir à sortir une image.

Comment vos séances de prise de vue se passent-elles ? Êtes-vous très dirigiste ?

Oui, je suis très dirigiste : cela permet de provoquer des réactions ! Ce qui m'intéresse alors, ce n'est pas tant que les gens que je photographie exécutent les gestes que je leur indique, mais plutôt la manière dont ils vont réagir à mes propositions.

En portrait, trois paramètres doivent être gérés : la personne à photographier, la lumière et le fond. Ainsi, en très peu de temps, il faut figer la lumière et le cadre, pour avoir du temps pour se concentrer sur le personnage et, comme en sculpture, travailler sur l'attitude du sujet.

Je ne travaille pas en lumière naturelle, j'ai fait le tour de ce type d'éclairage dans des intérieurs avec fenêtre. Je travaille en lumière artificielle, en flash. Cela permet de circonscrire la scène physiquement, avec des torches qui créent un espace dans lequel la personne va se sentir un peu enfermée. Le cadre, au contraire, est choisi par la personne photographiée : cela peut être un café, son domicile... Pour moi, c'est très important que cela se passe dans un environnement qu'elle aura choisi, même si, au final, les photographies ont souvent un fond uni et sont complètement de-contextualisées.

Vous ne travaillez donc pas en studio.

Très rarement. J'ai un studio mais je n'aime pas trop y travailler. J'aime bien aller chez les gens, ne pas savoir ce que je vais trouver, m'appuyer sur des éléments de leur environnement.

... Une manière de les mettre à l'aise ?

Ou pas ! Voir un photographe arriver chez soi, le voir installer son éclairage : cela peut mettre mal à l'aise, même si cela a lieu dans son propre appartement et avec ses repères... C'est cette ambiguïté qui est intéressante, cela crée une tension.

Ainsi, à l'intérieur de ce lieu qui est imparti d'avance, je crée un espace géographique restreint dans lequel je vais placer la personne et, à partir de là, je travaille beaucoup plus sur le corps que sur le regard. En tant que photographe, je pense en effet que nous n'avons pas vraiment accès au regard et à l'expression de la personne mais, en modulant le positionnement de son corps, ses appuis, cela va déterminer une attitude et des expressions... Ainsi, je tente d'orienter la personne, je lui demande simplement d'avancer un pied, de reculer un bras, de remonter les épaules ou, au contraire, d'arrondir le dos...

Avant chaque rencontre, vous documentez-vous sur la personne que vous allez photographier ?

Jusqu'à il y a très peu de temps, je ne me documentais pas du tout. Je voulais préserver la fraîcheur de la rencontre. Je ne voulais pas être influencé, reproduire ou intégrer ainsi dans l'image des éléments liés à l'activité de la personne photographiée. Mon idée était de me concentrer sur la rencontre et de travailler sur le corps.

En fait, depuis peu de temps, je commence à me documenter sur les gens que je photographie.

Qu'est-ce que cela vous apporte aujourd'hui ?

C'est juste un paramètre de plus que je m'accorde et qui me permet, peut-être, d'accéder à un peu plus de profondeur dans l'image. Chaque portrait est presque un challenge...

Prenons la photo de Florent Manaudou, c'est un nageur, le frère de Laure Manoudou, il vient de se qualifier pour les Jeux Olympiques. Il m'avait donné rendez-vous dans un hôtel de luxe à Paris. La séance de prise de vue s'est déroulée dans le bar où, heureusement, il n'y avait personne. J'ai fait fermer le bar et je lui ai demandé de se mettre torse nu. Il est très grand mais je l'ai trouvé plutôt avachi, affalé. Je lui ai demandé de se placer derrière une table et de se redresser. A ce moment-là, j'ai vu qu'il se déployait un peu comme un albatros, un peu maladroit mais avec des gestes très longs, des bras immenses... Je lui ai demandé alors de faire des pompes sur la table. Je l'ai photographié à la fois en tension et en relâchement. Pour la photographie qui a été choisie, c'est plutôt dans une phase de relâchement.

Comment travaillez-vous sur la lumière ? Y a-t-il une influence particulière qui vous guide pour la préparer ?

Je suis parti de la lumière des peintres. Au départ, quand j'ai démarré le portrait, j'adorais les jours de pluie, la lumière très douce, diffuse, qui n'est pas agressive et qui vient découper le visage. C'est plutôt une lumière du nord, des peintres hollandais... J'ai essayé ainsi de la décliner en éclairage artificiel. Toutefois, ce n'est qu'avec l'expérience que l'on réussit à affiner le positionnement de l'éclairage : pour obtenir quelque chose de rond, de doux et, à la fois, pouvoir se focaliser sur la personne, cela peut se jouer à une distance infime, de deux à trois centimètres....

La lumière naturelle impose le cadre du portrait, c'était une contrainte que je ne supportais plus. Pouvoir la moduler à mon sens me rassure.

Les photographies que vous présentez ici sont issues de commandes de la presse française -

Libération, Le Monde, Les Inrocks... A côté de cela, est-ce que vous réalisez également des portraits dans un cadre personnel ?

Oui, j'en fais aussi et sur mon site, on peut voir d'autres travaux plus personnels.

Toutefois, la raison pour laquelle je me suis mis à travailler cette forme en particulier, c'est que la colonne de portrait, en presse, permet une part de subjectivité. Ainsi, je considère cela à la fois comme un travail de commande et comme un travail personnel. C'est-à-dire que quand je réunis ensemble des portraits réalisés dans le cadre de commandes, je les présente comme un travail personnel. Parce que j'interviens sur la lumière, j'interviens sur les gens : pour moi, c'est très personnel. Alors qu'en reportage, c'est compliqué de mélanger les genres parce qu'il faut souvent traiter des sujets différents, on maîtrise moins la lumière, le cadre... Dans ce contexte, il devient plus difficile d'avoir un parti pris radical, personnel. Alors que dans le portrait, une démarche très personnelle est possible.

Cependant, je considère cet exercice un peu ingrat aussi parce que c'est répétitif : on travaille souvent dans des cadres similaires, idem pour les cadrages ou le travail sur la lumière... La finesse de l'image va alors se jouer sur la manière de positionner les gens et de les faire réagir, pour voir ce qu'ils vous donnent.

Selon vous, que peut (révéler) un portrait ?

Personnellement, je n'ai aucune illusion, je ne crois pas au portrait comme révélateur de la personnalité de quelqu'un. Cela donne une facette, à un moment donné. De temps en temps, les gens me disent "ça lui ressemble !", mais ce n'est pas cela que je cherche, la ressemblance ne m'intéresse pas. De toute façon, les personnes que je photographie, je ne les connais pas...

Ce qui est intéressant, c'est la manière dont les gens qui regardent le portrait vont percevoir le sujet. Ce sont ces regards différents sur cette image et sur la personne photographiée qui vont créer une vision plus complexe, qui va vivre malgré la personne photographiée, indépendamment d'elle. Ma vision du sujet photographié, je la compose, c'est l'image finale que je présente. Chacun va ensuite l'interpréter, la projeter différemment, selon divers paramètres, qui sont les photographies qu'on a vues auparavant de cette personne-là, ce qu'on a lu et entendu à son propos...

Quel type de rapport s'installe entre vous et la personne photographiée, le temps de la prise de vue ? Pourrait-on dire que cela relève de l'ordre du "jeu", du défi... ? Puisque, comme vous l'avez expliqué, cela se passe en un temps limité, avec une personne qu'on ne connaît pas et dont on ne sait pas trop comment elle va réagir. A côté de cela s'ajoute, lorsqu'il s'agit de personnages publics, les représentations d'eux qu'on peut avoir en tête...

Oui, inconsciemment, j'arrive moi-même au rendez-vous avec des images en tête, celles que j'ai construites à travers la télévision, les journaux...

De manière générale, comme il faut travailler vite, on se trouve un peu dans un état de transe.

Je dirais que la relation qui s'installe est de l'ordre du combat. C'est un face-à-face, notamment avec les gens qui sont très connus, et qui se protègent. Ceci de deux manières : soit en ne répondant pas aux propositions que je fais, soit en étant dans la surenchère d'initiatives (c'est le cas notamment des comédiens, que je déteste photographier !). Ce sont là pour moi deux facettes de la même attitude, qui provient de l'habitude de l'exercice.

Du coup, mon combat se situe dans la tentative de faire réagir la personne ou bien de la freiner !

Chez les gens qui refusent de bouger, cela devient souvent conflictuel... Or, à un moment donné, il faut juste être motivé par la beauté de ce que je vois pour pouvoir déclencher. Cela arrive surtout avec les politiciens - j'en ai rencontrés beaucoup pour la dernière campagne présidentielle française - : ce sont des gens qui maîtrisent l'image mobile, parce qu'ils sont porteurs d'un discours. Ce sont des séducteurs et ils séduisent la caméra. Ils gèrent ainsi naturellement leur gestuelle, leur corps, par rapport au discours. En photographie, on leur coupe le son et cela les met souvent dans un état de panique parce que c'est le photographe qui tente de prendre le dessus sur eux. De surcroît, ils sont souvent dans des logiques iconographiques très triviales, c'est-à-dire qu'en gros l'idée qu'ils se font d'une bonne photographie, c'est un portrait où l'on sourit, tandis qu'avoir les bras croisés donne l'impression de ne pas travailler...

Je les pousse là-dedans ! Ces échanges, souvent tendus, ont alors pour résultat une tension du corps, le sourire disparaît... et c'est là que cela devient intéressant ! Mais je trouve cela violent, je ressors souvent épuisé, même si la séance n'a duré que 2 minutes...

D'après vous, qu'est-ce qu'un bon portrait ?

Je pense qu'il faut qu'on sente la présence de la personne, sans pour autant que cette présence ne soit jouée. D'après moi, la définition du portrait, c'est véritablement cette idée du face-à-face. Peu importe la distance, le cadre etc. Le portrait, c'est quand on a rendez-vous avec une personne et qu'elle sait qu'elle va être photographiée. Pour le reste, c'est totalement subjectif...

Je me retrouve souvent à argumenter mes images avec les commanditaires de mes portraits - le choix c'est moi qui le fais, et ce de manière de plus en plus restreinte - je pense que c'est véritablement avec l'expérience que l'on arrive à dégager une image plutôt qu'une autre...

Pour moi, cet apprentissage s'est fait notamment à *Libération*, lorsqu'on allait voir le photo-éditeur avec ses planches-contacts, nous confrontions alors nos regards, chacun par rapport à sa sensibilité.

Ce travail a été réalisé avec un Leica S2. Que reprenez-vous de cet appareil après l'avoir employé ?

Je travaille habituellement avec un Canon 5D. Le S2, c'est un boîtier beaucoup plus confortable, ce qui est agréable pour moi avec cet appareil, c'est sa bonne tenue en main : en photographie, pour moi, l'objet a beaucoup d'importance.

La visée est très belle, il y a de la place dans le viseur, c'est dégagé, on peut faire la mise au point à la main. Contrairement aux appareils photographiques japonais qui sont un peu des bouts de plastique, il y a là quelque chose de très sensuel... Personnellement, j'ai besoin d'avoir un rapport sensuel avec l'outil avec lequel je travaille. C'est pour cela que quand j'étais parti au Brésil, j'avais choisi d'investir dans un M6. Je trouvais l'objet merveilleux, j'avais un rapport très charnel avec lui, même si je n'ai pas complètement retrouvé cette sensation avec le S2 qui est plus gros, plus rond. J'y ai retrouvé toutefois la douceur, la fluidité.

La qualité d'image est assez époustouflante, notamment dans la finesse des couleurs et dans la profondeur. Avec ce boîtier, dans les zones sombres, il y a du détail partout, l'image n'est pas plate, on arrive à rentrer dans tous les niveaux des noirs. Enfin, plus qu'un piqué, c'est-à-dire la capacité à rendre la netteté, je trouve que la grande qualité des optiques de Leica, c'est le rendu des matières, on ressent alors véritablement la sensation des textiles qui apparaissent sur l'image.

Tout à l'heure vous disiez que, malgré tout, le portrait peut devenir un exercice quelque peu ingrat... Êtes-vous en train de vous re-orienter vers d'autres types de pratiques photographiques ?

J'essaie aujourd'hui d'appliquer ce que je fais habituellement (NdR : avec des gens médiatisés) avec des "inconnus", des gens que je choisis. Je travaille en ce moment sur un petit village de la pointe sud du Finistère, Penmarch. Je déplace mon studio chez les gens, dans les bistros et le port... Et je les photographie comme je photographierais les comédiens, les politiques.

Avez-vous remarqué des différences dans votre approche ou bien dans leur réponse ?

Il me semble que les choses viennent plus vite, dans les attitudes des gens, dans ce qu'ils dégagent, je trouve une spontanéité, une intensité, qui est pour moi très forte. Il n'y a rien d'artificiel, il n'y a pas de vernis. Cependant, il existe tout de même un enjeu pour eux qui est celui de la représentation et qui peut être délicate pour beaucoup de gens.

Pour ce travail également, je ne me contente pas de ce qu'ils me donnent.